

cité de la musique

Jean-Philippe Billarant

président du conseil d'administration

Laurent Bayle

directeur général

Après l'exposition *Figures de la passion* qui avait montré comment les artistes français de l'époque classique (1620-1740) ont mis en scène les différents affects humains (entre « ordre » et « désordre »...), la **cité de la musique** vous invite à une nouvelle exposition et une série de concerts intitulées *L'invention du sentiment* (du 2 avril au 30 juin). Ces manifestations interrogent, aux sources du romantisme, le tournant artistique qui s'opère en Europe à partir de 1760 et qui, au-delà du regain d'intérêt pour l'antique, traduit le besoin de perfection et de pureté qu'éprouvent nécessairement les sociétés en crise.

Pour prolonger la thématique de *L'invention du sentiment*, la chanteuse Christiane Libor et la pianiste Claar ter Horst vous proposent un programme romantique allemand qui éclaire les liens unissant les poètes (Johann Gabriel Seidl, Karl Gottfried von Leitner, Johann Mayerhofer) et les musiciens (Franz Schubert, Robert Schumann).

samedi

20 avril - 16h30

dimanche

21 avril - 15h

amphithéâtre du musée

Franz Schubert

lieder sur des poèmes de Johann Gabriel Seidl (voir trad. p. 10) :

Die Männer sind méchant, op. 95 n° 3, D. 866 (1826)

Die Untersteidung, op. 95 n° 1, D. 866 (1826)

Bei dir allein, op. 95 n° 2, D. 866 (1826)

Sehnsucht, op. 105 n° 4, D. 879 (1826)

lieder sur des poèmes de Karl Gottfried von Leitner
(voir trad. p. 12) :

Der Winterabend, D. 938 (1828)

Die Sterne, op. 96 n° 1, D. 939 (1828)

lieder sur des poèmes de Johann Baptist Mayrhofer
(voir trad. p. 13) :

Geheimnis, D. 491 (1816)

Erlafsee, op. 8 n° 3, D. 586 (1817)

Nachtviolen, D. 752 (1822)

Nachtstück, op. 36 n° 2, D. 672 (1819)

Auflösung, D. 807 (1824)

durée : 35 minutes

entracte

Robert Schumann

Gedichte der Königin Maria Stuart, op. 135 (1852)

(sur des textes de William Shakespeare, voir trad. p. 15)

Abschied von Frankreich

Nach der Geburt ihres Sohnes

An die Königin Elisabeth

Abschied von der Welt

Gebet

durée : 12 minutes

Frauenliebe und Leben (L'Amour et la Vie d'une femme), op. 42 (1840) (sur des textes de Adelbert von Chamisso, voir trad. p. 18)

Seit ich ihn gesehen

Er, der Herrlichtste von allen

Ich kann's nicht fassen, nicht glauben

Du Ring an meinem Finger

Helft mir, ihr Schwestern

Süßer Freund, du blickest

An meinem Herzen, an meiner Brust

Nun hast du mir den ersten Schmerz getan

durée : 23 minutes

Christiane Libor, soprano

Claar ter Horst, piano

durée du concert, entracte compris : 1 heure 30

Franz Schubert

lieder d'après

Johann Gabriel Seidl

Johann Gabriel Seidl (1804-1875) est l'un des amis de Schubert, l'un de ceux qui participaient à ce que l'on a appelé les « Schubertiades ». Le compositeur a beaucoup utilisé ses textes, que ce soit pour de la musique d'ensemble ou des lieder. Il a même été question, au début de leur amitié en 1824, d'un livret d'opéra. C'est en 1826, donc à l'âge de vingt-neuf ans, que Schubert commence à composer sur les poèmes de son ami. Il continue en 1828, et c'est avec ce poète qu'il achève en quelque sorte sa vie musicale, avec son dernier lied, *Die Taubenpost*. « Monsieur Schubert sait choisir des poèmes d'une vraie valeur (en eux-mêmes et pas seulement en vue du traitement musical) et encore inexploités ; il sait, il réussit souvent à découvrir en chacun ce qui, émouvant d'emblée, est donc traduisible par la musique ; surtout, il en fait une mélodie généralement simple, tandis qu'il permet à ses accompagnements, qui, néanmoins sont très rarement de simples accompagnements, de peindre en profondeur ce sentiment ; c'est pourquoi il aime choisir des images, allégories ou traits dramatiques dans chaque poème », déclare, à propos des lieder sur des poèmes de ce poète, un critique anonyme de l'*Allgemeine Musikalische Zeitung* (cité par Rémy Stricker). On a pu penser que l'amitié était le fil discrètement tendu entre tous les lieder d'après Seidl. C'est d'ailleurs ce que lui dit Schubert dans la dédicace, lors de la publication de l'*Opus 95* : « Amicalement ». Les quatre lieder de l'*Opus 95* – dont *Die Männer sind Méchant*, *Die Untersteidung* et *Bei dir allein* sont tirés – sont pensés comme des œuvres « comiques et gaies », avec une forme à refrain qui correspond bien à l'intention simple de l'ensemble. Quant à *Sehnsucht*, il fait partie des derniers lieder écrits par Schubert

lieder d'après

Karl Gottfried von Leitner

Il s'agit d'un ami de la famille von Pachler, avocat habitant Graz et marié à une excellente pianiste, qui hébergeait occasionnellement Schubert. Leitner était professeur au lycée de Graz, sa ville natale. Mais il semble que Schubert ne l'ait jamais connu personnellement, dans la mesure où il a été rapidement nommé dans une autre ville. On compte une dizaine de lieder composés sur les textes de ce « poète pruh'ommesque et sentimental » (Alfred Einstein). *Des Winterabend* est l'un des lieder les plus délicats de ceux qu'il a inspirés à Schubert. Quant à *Die Sterne*, l'ostinato rythmique qui l'a rendu célèbre est-il l'imitation du mouvement des astres ou veut-il rendre une tension intérieure suscitée par leur contemplation ?

lieder d'après

Johann Mayrhofer

Johann Mayrhofer (1787-1836) est resté l'un des amis de Schubert pendant une dizaine d'années ; il l'a même hébergé entre 1818 et 1820. Quelques mois après la mort du compositeur, il a commencé à rédiger des souvenirs qui constituent sa première « biographie ». On compte quarante-sept poèmes de Mayrhofer mis en musique par Schubert, ce qui est considérable, et le place, dans l'ordre des auteurs les plus fréquentés, après Goethe et Müller. D'humeur neurasthénique, Mayrhofer a fini par se donner la mort. *Erlafsee* est le premier lied de Schubert à avoir connu les honneurs de l'impres- sion : sans soute l'éditeur a-t-il été sensible aux accents originaux du sentiment pastoral qui s'en dégage. *Nachtviole*, très intime, contraste avec l'évocation nocturne de *Nachtstück*. Quant à *Auflösung*, il reprend le thème, si fréquent chez les Romantiques allemands – et chez Schubert en particulier –, de la dissolution dans le « Tout » du monde : on a pu voir dans ce lied, et en particulier dans les répétitions épuisées de la fin, une « mort d'amour » préfigurant celle d'Isolde.

Violaine Anger

Robert Schumann
Gedichte der Königin
Maria Stuart, op. 135

De 1834 à 1841, il aura fallu pas moins de sept ans à Robert Schumann pour obtenir de son intransigeant professeur de piano, Friedrich Wieck, la main de sa fille Clara. Au plus dur de la bataille, entre les campagnes de diffamations orchestrées par le futur beau-père et le procès qui donnera gain de cause au prétendant, Schumann ouvre son âme dans une extraordinaire floraison de lieder où, s'appropriant les poèmes des meilleurs auteurs, il les plie à son imaginaire nourri des fantasmes de Jean Paul, de Hoffmann, de Kleist et surtout de son propre amour et de son propre désespoir. Les plus grands cycles datent de cette année 1840 : *l'Amour et la vie d'une femme*, les *Amours du poète*, *Myrtes*, le *Liederkreis op 39*, et tant d'autres merveilles. A l'autre extrémité de sa douloureuse existence, Schumann se penche une dernière fois sur cet éternel féminin qu'il a tant célébré. Dans l'un des ultimes moments de lucidité que lui accorde la folie, il prend congé de son art et de sa vie par la voix de Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse décapitée, dont Schiller avait en 1800 fait le parangon de la pureté injustement sacrifiée. Enfermées dans une tonalité de *mi* mineur quasi immuable, ces cinq mélodies de 1852 apparaissent comme ce que Schumann a écrit de plus décharné ; deux adieux et deux prières encadrent la supplique de Marie à sa cousine et rivale Elisabeth, unique moment de lyrisme et de – timide – évasion tonale (le ton de la sous-dominante, *la* mineur). Dans cette page centrale, le piano apporte un soutien presque vaillant au chant. Mais ailleurs, il ne distille que de rares notes ; si le compositeur espère encore, par la voix de la reine, quelque rédemption, son confident et allié de toujours a pour sa part définitivement renoncé au combat.

Claire Delamarche

Frauenliebe und Leben,
op. 42

Ce cycle de *lieder* extrêmement célèbre s'ancre directement dans la biographie du compositeur : la date de sa composition, 11 et 12 juillet 1840, correspond aussi au mois pendant lequel Robert et Clara ont enfin compris qu'ils allaient pouvoir se marier, et se sont mis à chercher un appartement où vivre ensemble. L'année du mariage est d'autre part le moment où Schumann compose la majorité de ses *lieder* : formation qui traduit les retentissements affectifs du dénouement heureux qui approchait ? Le mois suivant, les bans sont publiés, et le mariage a lieu le 12 septembre. Les poèmes d'Adalbert de Chamisso, écrivain allemand récemment décédé, fournissent au compositeur les poèmes qui racontent les étapes de la vie d'une femme fidèle : coup de foudre, transformation par l'amour, émerveillement, échange des anneaux, mariage, arrivée d'un enfant, bonheur, deuil. Il faut noter que Schumann n'a pas peur d'introduire dans le cycle ce dernier moment, où la femme-narratrice accompagne le cercueil de son mari, ce qui a nourri bon nombre de commentaires, – « comme si l'union réelle n'était au fond qu'un leurre », et que seule la mort pourrait permettre l'union. Il faut noter que la musique du premier *lied* revient dans le dernier : manière de dire en musique la vérité du destin que Schumann attribue à la jeune fille, même si le texte ne le dit pas ? Toujours est-il que ce cycle de *lieder*, à la fois intimiste, lyrique, narratif, théâtral est l'un des chef d'œuvre du compositeur.

V. A.

Franz Schubert

Die Männer sind méchant

Du sagtest mir es, Mutter:

Er ist ein Springinsfeld!

Ich würd' es dir nicht glauben,

Bis ich mich krank gequält!

Ja, ja, nun ist er's wirklich;

Ich hatt' ihn nur verkannt!

Du sagtest mir's, o Mutter:

«Die Männer sind méchant!»

Vor'm Dorf im Busch, als gestern

Die stille Dämm'ung sank,

Da rauscht' es: «Guten Abend!»

Da rauscht' es: «Schönen Dank!»

Ich schlich hinzu, ich horchte;

Ich stand wie festgebannt:

Er war's mit einer Andern –

«Die Männer sind méchant!»

O Mutter, welche Qualen!

Es muß heraus, es muß! –

Es blieb nicht bloß beim Rauschen,

Es blieb nicht bloß beim Gruß!

Vom Gruße kam's zum Kusse,

Vom Kuß zum Druck der Hand,

Vom Druck, ach liebe Mutter! –

Die Unterscheidung

Die Mutter hat mich jüngst gescholten

Und vor der Liebe streng gewarnt,

«Noch jede,» sprach sie, «hat's entgolten;

Verloren ist, wen sie umgarnt.»

D'rum ist es besser, wie ich meine,

Wenn keins von uns davon mehr spricht;

Ich bin zwar immer noch die Deine –

Doch lieben, Hans! – kann ich dich nicht!

Bei jedem Feste, das wir haben

Soll's meine größte Wonne sein,

Flicht deine Hand des Frühlings Gaben

Zum Schmucke mir in's Mieder ein.

Beginnt der Tanz, dann ist, wie billig,

Ein Tanz mit Gretchen deine Pflicht;

Selbst eifersüchtig werden will ich

Doch lieben, Hans! – kann ich dich nicht!

Und sinkt der Abend kühl hernieder

Und ruh'n wir dann recht mild bewegt,

Franz Schubert

Les hommes sont méchants

Tu me le disais, Maman :

Il est volage !

Je ne voulais le croire

Avant d'être accablée de douleurs !

Oui, oui, cela est vrai ;

Combien voulais-je m'abuser !

Tu me le disais, ô Mère :

Les hommes sont méchants !

Hier dans le bosquet à l'orée du village,

La nuit presque tombée,

J'entends un bonsoir chuchoté

Puis un tendre merci.

M'approchant doucement, j'écoute,

Et reste pétrifiée :

Il est avec une autre.

Les hommes sont méchants !

Ô Mère, quel supplice !

Il faut qu'on le sache, il le faut !

Car après les saluts,

Après les compliments,

Vinrent les baisers,

Puis les effleurements

Puis l'étreinte, hélas chère Maman !

L'objection

L'autre jour ma mère m'a blâmée

Et mise en garde contre l'amour,

Elle me disait : « Plus d'une a expié,

Celle qui est séduite est perdue ».

Pour ma part, il vaut mieux

que nous n'en parlions plus,

Je suis toujours tienne, certes

Mais t'aimer, Hans ! Je ne le peux !

C'est avec ravissement que j'accueille

La venue de chaque fête.

Glisse ta main dans mon corset

Pour l'orner des fleurs du printemps

Et invite à danser

Qui bon te semblera.

Je veux bien être jalouse,

Mais t'aimer, Hans ! Je ne le peux !

La fraîcheur du soir nous entoure

Et libère nos tendres émois.

L'invention du sentiment

Halt' immer mir die Hand an's Mieder
Und fühle, wie mein Herzchen schlägt!
Und willst du mich durch Küsse lehren,
Was stumm dein Auge zu mir spricht,
Selbst das will ich dir nicht verwehren
Doch lieben, Hans! – kann ich dich nicht!

Bei dir allein

Bei dir allein empfind' ich, daß ich lebe,
Daß Jugendmut mich schwellt
Daß eine heit're Welt
Der Liebe mich durchhebe;
Mich freut mein Sein
Bei dir allein!

Bei dir allein weht mir die Luft so labend,
Dünkt mich die Flur so grün,
So mild des Lenzes Blüh'n,
So balsamreich der Abend,
So kühl der Hain,
Bei dir allein!

Bei dir allein verliert der Schmerz sein Herbes,
Gewinnt die Freud an Lust!
Du sicherst meine Brust
Des angestammten Erbes;
Ich fühl' mich mein
Bei dir allein!

Sehnsucht

Die Scheibe friert, der Wind ist rauh,
Der nächt'ge Himmel rein und blau.
Ich sitz' in meinem Kämmerlein
Und schau' ins reine Blau hinein.

Mir fehlt etwas, das fühl' ich gut,
Mir fehlt mein Lieb, das treue Blut;
Und will ich in die Sterne seh'n,
Muß stets das Aug' mir übergeh'n.

Mein Lieb, wo weilst du nur so fern,
Mein schöner Stern, mein Augensterne?
Du weißt, dich lieb' und brauch' ich ja,
You know that I love and need you;

Die Träne tritt mir wieder nah.
Da quält' ich mich so manchen Tag,
Weil mir kein Lied gelingen mag,
Weil's nimmer sich erzwingen läßt

Garde ta main sur mon corset,
Sens donc comme mon cœur bat !
Et si par des baisers tu veux m'apprendre,
Ce qu'en silence tes yeux me disent,
Je ne veux l'empêcher,
Mais t'aimer, Hans ! Je ne le peux !

Seule près de toi

Seule près de toi je me sens vivre,
Une hardiesse juvénile dilate mon cœur,
Un monde radieux
Me porte à l'amour,
Je me réjouis d'exister
Seule près de toi !

Seule près de toi, la brise est amicale
Et le pré verdoyant,
Le printemps fleuri est si doux,
Et le bosquet si apaisant,
Le soir embaume,
Seule près de toi !

Seule près de toi, toute douleur s'efface,
La joie devient volupté.
Tu preserves mon cœur
De ses penchants funestes.
Se sentir soi
Seule près de toi !

Nostalgie

La vitre se couvre de givre, le vent gronde,
Le ciel nocturne est d'un bleu pur.
Assise dans ma chambrette
Je contemple le sombre infini de l'azur.

Une chose me pèse, je le sens bien.
C'est l'absence de mon amour, ce cœur fidèle,
Et quand je veux contempler les étoiles,
Mes yeux se remplissent de larmes.

Mon amour, où t'attardes-tu donc, si loin,
Splendide étoile, astre de mon cœur ?
Tu sais, je t'aime et j'ai besoin de toi,
You know that I love and need you.

Je suis encore au bord des larmes.
Certains jours me voient tourmentée
Et nul chant ne peut alors m'apaiser.
Il ne faut point forcer l'inspiration,

Und frei hinsäuselt wie der West.

Wie mild mich's wieder g'rad' durchglüht!
Sieh' nur, das ist ja schon ein Lied!
Wenn mich mein Los vom Liebchen warf,
Dann fühl' ich, daß ich singen darf.

Johann Gabriel Seidl

Der Winterabend

Es ist so still, so heimlich um mich.
Die Sonn ist unten, der Tag entwich.
Wie schnell nun heran der Abend graut.
Mir ist es recht, sonst ist mir's zu laut.
Jetzt aber ist's ruhig, es hämmert kein Schmied,
Kein Klempner, das Volk verlief, und ist müd.
Und selbst, daß nicht rassel der Wagen Lauf,

Zog Decken der Schnee durch die Gassen auf.
Wie tut mir so wohl der selige Frieden!
Da sitz ich im Dunkel, ganz abgeschieden.
So ganz für mich. Nur der Mondenschein
Kommt leise zu mir ins Gemach [herein]*.
Er kennt mich schon und läßt mich schweigen.
Nimmt nur seine Arbeit, die Spindel, das Gold,
Und spinnet stille, webt, und lächelt hold,
Und hängt dann sein schimmerndes Schleiertuch
Ringsum an Gerät und Wänden aus.
Ist gar ein stiller, ein lieber Besuch,
Macht mir gar keine Unruh im Haus.
Will er bleiben, so hat er Ort,
Freut's ihn nimmer, so geht er fort.
Ich sitze dann stumm in Fenster gern,
Und schaue hinauf in Gewölk und Stern.
Denke zurück, ach weit, gar weit,
In eine schöne, verschwundene Zeit.
Denk an sie, an das Glück der Minne,
Seufze still und sinne, und sinne.

Die Sterne

Wie blitzen die Sterne so hell durch die Nacht!
Bin oft schon darüber vom Schlummer erwacht.
Doch schelt' ich die lichten Gebilde drum nicht,
Sie üben im Stillen manch heilsame Pflicht.

Sie wallen hoch oben in Engelgestalt,

Car comme le vent d'Ouest, elle souffle à son gré.

Douce est l'ardeur qui soudain me traverse !
Regarde, voici déjà une chanson !
Si le destin doit m'éloigner de toi,
Alors je sais qu'il me faudra chanter.

traduction ACI © cité de la musique

Soir d'hiver

Tout est si calme et si secret autour de moi.
Le soleil s'est couché et le jour s'est enfui.
Comme le soir point rapidement.
Cela m'arrange, le jour est trop bruyant.
Mais maintenant tout est calme, nul forgeron ne
[bat le fer,
Nul étameur, las, les gens sont partis
Pas même le cliquetis d'un attelage.

Un manteau de neige a recouvert les allées.
Le bienfait de cette paix sereine m'envahit !
Assise dans le noir, solitaire,
Si retirée du monde. Seule la lune
Vient doucement me voir dans ma chambre.
Me connaissant déjà elle accepte mon silence.
Et se met simplement au travail, le fuseau, l'or
Avec calme elle file, tisse, et sourit doucement,
Puis étend son voile lumineux
Sur les murs et sur les meubles.
Chère visiteuse pacifique,
Qui ne perturbe point la maison.
Veut-elle rester, elle a sa place,
Cela ne lui plaît plus, elle part.
Alors en silence je gagne la fenêtre
Et contemple nuages et étoiles.
Du plus loin que m'en souviennne, hélas !
Du temps béni et disparu,
Je pense à elle, au bonheur de l'amour,
Je soupire doucement, je médite, je songe.

Les étoiles

Les étoiles brillent intensément dans la nuit !
De plus en plus elles m'éveillent.
Mais comment en vouloir à cette œuvre si rare,
Elles accomplissent en silence plus d'une tâche
[salutaire.

Figures angéliques, elles ondoient dans le firmament,

l'invention du sentiment

Sie leuchten dem Pilger durch Heiden und Wald.
Sie schweben als Boten der Liebe umher,
Und tragen oft Küsse weit über das Meer.

Sie blicken dem Dulder recht mild ins Gesicht,
Und säumen die Tränen mit silbernem Licht.
Und weisen von Gräbern gar tröstlich und hold
Uns hinter das Blaue mit Fingern von Gold.

So sei denn gesegnet, du strahlige Schar!
Und leuchte mir lange noch freundlich und klar!
Und wenn ich einst liebe, seid hold dem Verein,
Und euer Geflimmer laßt Segen uns sein!

Karl Gottfried von Leitner

Geheimnis

Sag an, wer lehrt dich Lieder,
So schmeichelnd und so zart?
Sie rufen einen Himmel
Aus trüber Gegenwart.

Erst lag das Land verschleiert
Im Nebel vor uns da –
Du singst, und Sonnen leuchten,
Und Frühling ist uns nah.

Den schilfbekränzten Alten,
Der seine Urne gießt,
Erblickst du nicht,
Nur Wasser, wie's durch die Wiesen fließt.

So geht es auch dem Sänger,
Er singt, er staunt in sich;
Was still ein Gott bereitet,
Befremdet ihn wie dich.

Erlafsee

Mir ist so wohl, so weh'
Am stillen Erlafsee;
Heilig Schweigen
In Fichtenzweigen,
Regungslos
Der blaue Schoß,
Nur der Wolken Schatten flieh'n

Elles éclairent le pèlerin à travers landes et forêts.
Messagères de l'amour, elles planent çà et là
Et portent des baisers au-delà de l'océan.

Elles posent le regard sur la victime avec
[bienfaisance,
Dans une lueur d'argent, elles s'attardent sur
[les larmes.
Propices et consolatrices elles montrent le chemin
[des tombes
Avec leurs doigts d'or, sous la voûte céleste.

Sois donc bénie multitude irradiante !
Amicale et sereine, éclaire-moi longtemps encore !
Et si un jour j'aimais, sois favorable à notre union,
Que ton scintillement nous bénisse !

traduction ACI © cité de la musique

Secret

Dis-moi, qui t'apprend à faire des chansons
Si aimables et si tendres ?
De celles qui éclairent l'horizon
De nos jours troublés.

Sur le pays qui, devant nous,
Était tout chargé de brouillard
Tu chantes, et voilà le soleil
Et le printemps survient.

Le vieillard au front couronné de roseaux,
Et qui vide son urne,
Tu ne l'aperçois point,
Tu n'as d'yeux que pour le vif ruisseau.

Il en va ainsi du chanteur,
Qui chante et s'étonne lui-même ;
Ce qu'un dieu prépare en silence
L'étonne tout autant.

Le lac d'Erlaf

Je me sens si bien et si mal
Au bord du lac d'Erlaf,
Silence béni
Dans les branches des pins,
Immobile,
Profondeur indigo,
Seule la course de l'ombre nébuleuse

Überm glatten Spiegel hin,
Frische Winde
Kräuseln linde
Das Gewässer
Und der Sonne
Güldne Krone
Flimmert blässer.
Mir ist so wohl, so weh'
Am stillen Erlafsee.

Nachtviolen

Nachtviolen, Nachtviolen!
Dunkle Augen, seelenvolle,
Selig ist es, sich versenken
In dem samtnen Blau.

Grüne Blätter streben freudig
Euch zu helfen, euch zu schmücken;
Doch ihr blicket ernst und schweigend
In die laue Frühlingluft.

Mit erhabnen Wehmutsstrahlen
Trafet ihr mein treues Herz,
Und nun blüht in stummen Nächten
Fort die heilige Verbindung.

Nachtstück

Wenn über Berge sich der Nebel breitet,
Und Luna mit Gewölken kämpft,
So nimmt der Alte seine Harfe, und schreitet,
Und singt waldeinwärts und gedämpft:

«Du heilige Nacht:
Bald ist's vollbracht,
Bald schlaf ich ihn, den langen Schlummer,
Der mich erlöst von allem Kummer.»

Die grünen Bäume rauschen dann:
«Schlaf süß, du guter, alter Mann;»
Die Gräser lispeln wankend fort:
«Wir decken seinen Ruheort;»

Und mancher liebe Vogel ruft:
«O laßt ihn ruhn in Rasengruft!»
Der Alte horcht, der Alte schweigt,
Der Tod hat sich zu ihm geneigt.

Se reflète sur le miroir poli,
Vents alertes
Tilleuls qui ondulent,
Eau,
Soleil,
Couronne d'or
Qui vacille et pâlit.
Je me sens si bien et si mal
Au bord du lac d'Erlaf.

Violettes de la nuit

Violettes de la nuit, violettes de la nuit !
Yeux sombres aux reflets d'âme,
Quelle félicité de se plonger
Dans votre bleu velouté.

Des feuilles vertes s'efforcent de vous égayer
Et de vous parer,
Mais votre regard reste grave et silencieux
Dans l'air tiède du printemps.

L'attrait de votre mélancolie
Perce mon cœur fidèle,
Et dans la nuit silencieuse naît,
Entre vous et moi, un lien sacré.

Nocturne

Quand la brume se répand au-dessus des
[montagnes]
Et que la lune tente de percer les nuages,
Le vieil homme saisit sa harpe et avance
Dans la forêt en chantant à mi-voix :

« Sainte nuit,
Bientôt l'accomplissement,
Bientôt j'entrerai dans le long sommeil,
Qui me délivrera de tous mes tourments. »

Les arbres murmurent alors,
« Dors paisiblement vieil homme plein de bonté »,
Les herbes ondulantes chuchotent,
« Nous couvrirons ta retraite ».

Alors d'aimables oiseaux chantent,
« Ô laissez-le reposer sous la tombe herbeuse ! »
Le vieil homme entend, le vieil homme se tait,
La mort s'est inclinée sur lui.

L'invention du sentiment

Auflösung

Verbirg dich, Sonne,
Denn die Gluten der Wonne
Versengen mein Gebein;
Verstummet, Töne,
Frühlings Schöne
Flüchte dich und laß mich allein!

Quillen doch aus allen Falten
Meiner Seele liebliche Gewalten,
Die mich umschlingen,
Himmlich singen.
Geh unter, Welt, und störe
Nimmer die süßen, ätherischen Chöre.

Johann Baptist Mayrhofer

Extase

Cache-toi, Soleil,
Car les flammes de la béatitude
Consument mes os.
Musiques, taisez-vous !
Prends la fuite
Printemps, et laisse-moi seule.

Car sourdent de tous les replis de mon âme
De douces ardeurs
Qu'accompagnent
Des chants célestes.
Abîme-toi, ô Monde
Et jamais, jamais ne trouble les doux chœurs de
[l'Ether.

traduction ACI © cité de la musique

Robert Schumann
Gedichte der Königin Maria Stuart

Abschied von Frankreich

Ich zieh dahin, dahin !
Ade, mein fröhlich Frankenland,
Wo ich die liebste Heimat fand,
Du meiner Kindheit Pflegerin !

Ade, du Land, du schöne Zeit.
Mich trennt das Boot vom Glück so weit !
Doch trägt's die Hälfte nur von mir ;
Ein Teil für immer bleibt dein,
Mein fröhlich Land, der sage dir,
Des Andern eingedenk zu sein ! Ade !

Nach der Geburt ihres Sohnes

Herr Jesu Christ, den sie gekrönt mit Dornen,
Beschütze die Geburt des hier Gebor'nen.
Und sei's dein Will', lass sein Geschlecht
[zugleich
lang herrschen noch in diesem Königreich.
Und alles, was geschieht in seinem Namen,
Sei dir zu Ruhm und Preis und Ehre. Amen.

An die Königin Elisabeth

Nur ein Gedanke, der mich freut und quält,
Hält ewig mir den Sinn gefangen,
So daß der Furcht und Hoffnung Stimmen
[klangen,
Als ich die Stunden ruhelos gezählt.

Und wenn mein Herz dies Blatt zum Boten wählt,
Und kündet, euch zu sehen, mein Verlangen,
Dann, teurer Schwester, fasst mich neues
[Bangen,
Weil ihm die Macht, es zu beweisen, fehlt.

Ich seh', den Kahn im Hafen fast geborgen,
Vom Sturm und Kampf der Wogen festgehalten,
Des Himmels heit'res Antlitz nachumgraut.
So bin auch ich bewegt von Furcht und Sorgen,
Vor euch nicht, Schwester.
Doch des Schicksals Walten
Zerreißt das Segel oft, dem wir vertraut.

Robert Schumann
Poèmes de la Reine Marie Stuart

Adieu à la France

Ainsi je pars !
Adieu ma joyeuse terre de France,
où naguère j'ai trouvé mon plus cher abri,
toi, la gardienne de mon enfance !

Adieu ma terre, adieu moments heureux,
ce bateau m'emmène loin de vous, loin du
[bonheur !
Et pourtant il n'emmène qu'une partie de
[moi-même.
Celle qui reste sera pour toujours tienne,
ma joyeuse terre, et qu'elle te rappelle de ne
pas oublier l'autre qui part. Adieu, Adieu !

Après la naissance de son fils

Seigneur Jésus-Christ qui avez été couronné
[d'épines,
veillez sur lui, sur cet enfant nouveau-né.
Et si cela est votre volonté, que son lignage
continue de gouverner pour longtemps ce
[royaume.
Et tout ce qui sera fait en son nom sera fait pour
votre gloire, vos louanges et votre honneur. Amen.

À la Reine Elisabeth

Une seule pensée me réjouit et me tourmente
elle occupe continuellement mon esprit ;
par elle j'entends les voix de la peur et de l'espoir
et je compte les heures sans repos.

Alors que mon cœur choisit cette missive
qui vous fera part du désir de vous voir,
de nouvelles craintes m'assaillent, sœur,
car elle manque du pouvoir de vous convaincre.

Je vois que le bateau bien ancré dans le port,
résiste à la tempête et à la mer en rage,
et que le côté de ciel clair est maintenant voilé
[de sombres nuages.
Ainsi suis-je, tourmentée par l'anxiété et la peur,
non pas à cause de vous, sœur, non, pas à
[cause de vous.

L'invention du sentiment

Abschied von der Weit

Was nützt die mir noch zugemess'ne Zeit ?
Mein Herz erstarb für irdisches Begehren,
Nur Leiden soll mein Schatten nicht entbehren,
Mir blieb allein die Todesfreudigkeit.

Ihr Feinde, lasst von eurem Neid :
Mein Herz ist abgewandt der Hoheit Ehren,
Des Schmerzes Übermass wird mich verzehren ;
Bald geht mit mir zu Grabe Hass und Streit.

Ihr Freunde, die ihr mein gedenkt in Liebe,
Erwägt und glaubt, dass ohne Kraft und Glück
Kein gutes Werk mir zu vollenden bliebe.
So wünscht mir bess're Tage nicht zurück,
Und weil ich schwer gestrafet werd'hienieden,
Erfleht mir meinen Teil am ew'gen Frieden !

Gebet

O Gott, mein Gebieter, ich hoffe auf dich !
O Jesu, Geliebter, nun rette du mich !
Im harten Gefängnis, in schlimmer Bedrängnis
Ersehne ich dich ;
In Klagen, dir klagend, im Staube verzagend,
erhör', ich beschwöre, und rette du mich !

William Shakespeare

Mais la main du destin
souvent déchire la voile en laquelle nous avions
[confiance.

Adieu au monde

Quel bien me peut me faire le temps qu'il me reste ?
Mon cœur est détaché des biens terrestres,
seule l'ombre de la souffrance ne m'est point retirée,
et tout ce qui me reste est la joie de mourir.

Vous mes ennemis, ne m'enviez plus,
mon cœur a renoncé à la gloire et à la puissance,
l'excès de grief me consumera,
bientôt toute haine et toute lutte seront enterrées
[avec moi.

Mes amis, pensez à moi avec affection,
comprenez et croyez que sans pouvoir et
[sans bonne fortune
je ne peux plus rien faire de bon.
Par conséquent, ne priez pas pour faire tourner
[la chance de mon côté.
Mais, puisque je suis cruellement punie sur terre,
priez pour que j'aie ma part de repos éternel !

Prière

O Dieu, mon Seigneur, j'ai confiance en toi !
O Jésus bien-aimé, sauve-moi maintenant !
Dans cette prison triste et froide, angoissée je
[languis
je pleure pitoyablement dans la poussière,
[je désespère, je t'implore,
prends pitié de moi, sauve-moi !

traduction française © Chandos

Robert Schumann
Frauenliebe und Leben

Seit ich ihn gesehen

Seit ich ihn gesehen,
Glaub ich blind zu sein;
Wo ich hin nur blicke,
Seh ich ihn allein;
Wie im wachen Traume
Schwebt sein Bild mir vor,
Taucht aus tiefstem Dunkel,
Heller nur empor.
Sonst ist licht - und farblos
Alles um mich her,
Nach der Schwestern Spiele
Nicht begehrt ich mehr,
Möchte lieber weinen,
Still im Kämmerlein;
Seit ich ihn gesehen,
Glaub ich blind zu sein.

Er, der Herrlichste von allen

Er, der Herrlichste von allen,
Wie so milde, wie so gut!
Holde Lippen, klares Auge,
Heller Sinn und fester Mut.

So wie dort in blauer Tiefe,
Hell und herrlich, jener Stern,
Also er an meinem Himmel,
Hell und herrlich, hehr und fern.

Wandle, wandle deine Bahnen,
Nur betrachten deinen Schein,
Nur in Demut ihn betrachten,
Selig nur und traurig sein!

Höre nicht mein stilles Beten,
Deinem Glücke nur geweiht;
Darfst mich niedre Magd nicht kennen,
Hoher Stern der Herrlichkeit!

Nur die Würdigste von allen
Darf beglücken deine Wahl,
Und ich will die Hohe segnen,
Segnen viele tausendmal.

Will mich freuen dann und weinen,
Selig, selig bin ich dann;

Robert Schumann
Frauenliebe und Leben

Depuis que je l'ai vu

Depuis que je l'ai vu,
J'ai l'impression d'être aveugle.
Où que je regarde ,
Je ne vois que lui.
Comme dans un rêve éveillé,
Son image se dresse devant moi,
Et, dans la plus profonde nuit,
Elle surgit encore plus brillante.
Tout est sans éclat et sans couleur
Autour de moi.
Les jeux de mes sœurs
Ne m'intéressent plus.
Je préfère pleurer
En silence, dans ma petite chambre.
Depuis que je l'ai vu,
J'ai l'impression d'être aveugle.

Lui, le plus noble d tous

Lui, le plus noble de tous,
Si tendre, si bon !
Lèvres pures, yeux limpides,
Esprit clair et courage !

Comme dans les immensités bleues
Brille radieusement chaque étoile,
Il brille dans mon ciel,
Clair et noble, sublime et lointain !

Va, va ton chemin !
Je ne veux que contempler ton éclat,
Que le contempler en toute humilité,
Qu'être heureuse et triste !

Dédaigne pes prières silencieuses
Qui ne veulent que ton bonheur.
Dédaigne-moi, moi qui ne suis rien,
Ô étoile de splendeur !

Seule la plus méritante de toutes
Doit être l'objet de ton choix,
Et je bénirai l'élue
Mille et mille fois.

Alors, je me réjouirai et pleurerai,
Et je serai heureuse, heureuse ;

L'invention du sentiment

Sollte mir das Herz auch brechen,
Brich, O Herz, was liegt daran?

Et si mon cœur doit se briser,
Brise-toi, ô cœur, qu'importe !

Ich kann's nicht fassen, nicht glauben

Ich kann's nicht fassen, nicht glauben,
Es hat ein Traum mich berückt;
Wie hätte er doch unter allen
Mich Arme erhöht und beglückt?

Je ne puis le comprendre ni le croire

Je ne puis le comprendre ni le croire,
Un rêve a dû me tromper ;
Comment, parmi toutes, a-t-il pu me choisir,
Moi, pauvre fille, et m'élever jusqu'à lui ?

Mir war's, er habe gesprochen:
«Ich bin auf ewig dein.»
Mir war's – ich träume noch immer,
Es kann ja nimmer so sein.

Il me semble qu'il a dit :
« Je suis pour toujours à toi. »
Il me semble – mais je rêve encore,
Cela ne pourra jamais être.

O laß im Traume mich sterben,
Gewieget an seiner Brust,
Den seligsten Tod mich schlürfen
In Tränen unendlicher Lust.

Que je meure dans ce rêve,
Bercée sur sa poitrine...
Que je boive la mort heureuse
Dans les larmes d'une joie infinie !

Du Ring an meinem Finger

Du Ring an meinem Finger,
Mein goldenes Ringlein,
Ich drücke dich fromm an die Lippen,
Dich fromm an das Herze mein.

Toi, bague que j'ai au doigt

Toi, bague que j'ai au doigt,
Ma petite bague en or,
Je te presse dévotement sur mes lèvres
Et sur mon cœur.

Ich hatt ihn ausgeträumet,
Der Kindheit friedlich schönen Traum,
Ich fand allein mich, verloren
Im öden, unendlichen Raum.

J'étais arrivée au bout
Du beau rêve paisible de l'enfance,
Je me trouvais seule, perdue,
Dans un vide désolé, sans fin.

Du Ring an meinem Finger
Da hast du mich erst belehrt,
Hast meinem Blick erschlossen
Des Lebens unendlichen, tiefen Wert.

Alors, bague que j'ai au doigt,
Tu m'as, la première,
Ouvert les yeux
Sur l'inépuisable valeur de la vie !

Ich will ihm dienen, ihm leben,
Ihm angehören ganz,
Hin selber mich geben und finden
Verklärt mich in seinem Glanz.

Je le servirai, vivrai pour lui,
Serai à lui tout entière,
Et, me donnant à lui, serai
Transfigurée par son rayonnement.

Du Ring an meinem Finger,
Mein goldenes Ringlein,
Ich drücke dich fromm an die Lippen
Dich fromm an das Herze mein.

Toi, bague que j'ai au doigt,
Ma petite bague en or,
Je te presse dévotement sur mes lèvres
Et sur mon cœur.

Helft mir, ihr Schwestern

Helft mir, ihr Schwestern,
Freundlich mich schmücken,

Aidez-moi, ô sœurs amies

Aidez-moi, ô sœurs amies
À me bien parer !

Dient der Glücklichen heute mir,
Windet geschäftig
Mir um die Stirne
Noch der blühenden Myrte Zier.

Als ich befriedigt,
Freudigen Herzens,
Sonst dem Geliebten im Arme lag,
Immer noch rief er,
Sehnsucht im Herzen,
Ungeduldig den heutigen Tag.

Helft mir, ihr Schwestern,
Helft mir verschuchen
Eine törichte Bangigkeit,
Daß ich mit klarem
Aug ihn empfangen,
Ihn, die Quelle der Freudigkeit.

Bist, mein Geliebter,
Du mir erschienen,
Giebst du mir, Sonne, deinen Schein?
Laß mich in Andacht,
Laß mich in Demut,
Laß mich verneigen dem Herren mein.

Streuet ihm, Schwestern,
Streuet ihm Blumen,
Bringet ihm knospende Rosen dar,
Aber euch, Schwestern,
Grüß ich mit Wehmut
Freudig scheidend aus eurer Schar.

Süßer Freund, du blickest

Süßer Freund, du blickest
Mich verwundert an,
Kannst es nicht begreifen,
Wie ich weinen kann;
Laß der feuchten Perlen
Ungewohnte Zier
[Freudig hell erzittern
In dem Auge mir.]¹

Wie so bang mein Busen,
Wie so wonnevoll!
Wüßt ich nur mit Worten,
Wie ich's sagen soll;
Komm und birg dein Antlitz
Hier an meiner Brust,
Will in's Ohr dir flüstern

Servez-moi, aujourd'hui, dans mon bonheur.
Soigneusement,
Ceignez mon front
De myrthe en fleurs.

Contente
Et le cœur joyeux,
Je me blotissais dans les bras du bien-aimé,
Mais lui,
Le cœur anxieux,
Attendait impatiemment ce jour.

Aidez-moi mes sœurs,
Aidez-moi à bannir
Cette angoisse absurde,
Que je puisse l'accueillir
L'œil clair,
Lui, source de toute joie !

Es-tu, mon bien-aimé,
Venu à moi ?
Me donnes-tu, soleil, ton éclat ?
Avec dévotion,
Avec humilité,
Je m'incline devant mon maître.

Répandez des fleurs,
Ô sœurs, devant lui,
Apportez-lui des roses en bouton.
Mais vous, sœurs,
Je vous salue avec peine,
Même si je quitte joyeusement votre compagnie.

Doux ami, tu me regardes

Doux ami, tu me regardes,
Surpris.
Tu ne peux comprendre
Pourquoi je pleure.
Laisse les inhabituelles
Perles de larmes
Trembler joyeusement
Dans mes yeux.

Mon cœur est si anxieux
Et pourtant si joyeux !
Que ne puis-je m'exprimer
Avec des mots !
Viens, pose ta tête
Sur mon sein,
Je vais te murmurer

L'invention du sentiment

Alle meine Lust.

Weißt du nun die Tränen,
Die ich weinen kann?
Sollst du nicht sie sehen,
Du geliebter Mann?
Bleib an meinem Herzen,
Fühle dessen Schlag,
Daß ich fest und fester
Nur dich drücken mag.

Hier an meinem Bette
Hat die Wiege Raum,
Wo sie still verberge
Meinen holden Traum;
Kommen wird der Morgen,
Wo der Traum erwacht,
Und daraus dein Bildnis
Mir entgegen lacht.

An meinem Herzen, an meiner Brust

An meinem Herzen, an meiner Brust,
Du meine Wonne, du meine Lust!

Das Glück ist die Liebe, die Lieb ist das Glück,
Ich hab's gesagt und nehm's nicht zurück.

Hab überglücklich mich geschätzt
Bin überglücklich aber jetzt.

Nur die da säugt, nur die da liebt
Das Kind, dem sie die Nahrung giebt;

Nur eine Mutter weiß allein
Was lieben heißt und glücklich sein.

O, wie bedaur' ich doch den Mann,
Der Mutterglück nicht fühlen kann!

Du lieber, lieber Engel, du
Du schauest mich an und lächelst dazu!

An meinem Herzen, an meiner Brust,
Du meine Wonne, du meine Lust!

Nun hast du mir den ersten Schmerz getan

Nun hast du mir den ersten Schmerz getan,
Der aber traf.
Du schläfst, du harter, unbarmherziger Mann,

À l'oreille toute ma joie.

Comprends-tu à présent
Les larmes que je verse ?
Ne devrais-tu pas les voir,
Mon bien-aimé ?
Reste sur mon cœur,
Sens-le battre,
Que je te serre fort,
Plus fort, contre moi !

À côté de mon lit,
Il y a place pour le berceau
Qui cachera
Mon tendre rêve.
Et quand, au matin,
Le rêve s'éveillera,
C'est ton image, du berceau,
Qui me sourira.

Sur mon cœur, sur mon sein

Sur mon cœur, sur mon sein,
Toi, ma joie ! toi, ma félicité !

Le bonheur est l'amour, l'amour est le bonheur,
Je l'ai dit et je ne m'en dédis pas.

Je me croyais comblée,
Mais ne connais qu'aujourd'hui la vraie joie.

Seule celle qui soigne aime
L'enfant qu'elle nourrit,

Seule une mère sait
Ce qui s'appelle amour et bonheur.

Oh, comme je plains l'homme
Qui ne peut connaître les joies de la maternité !

Toi, mon cher, très cher ange,
Tu me regardes et tu souris !

Sur mon cœur, sur mon sein,
Toi, ma joie ! toi, ma félicité !

Pour la première fois tu m'as fait mal

Pour la première fois tu m'as fait mal,
Très mal.
Tu dors, homme cruel et sans pitié,

Der Todesschlaf.

Es blicket die Verlaßne vor sich hin,
Die Welt is leer.
Geliebet hab ich und gelebt, ich bin
Nicht lebend mehr.

Ich zieh mich in mein Innres still zurück,
Der Schleier fällt,
Da hab ich dich und mein verlornes Glück,
Du meine Welt!

Adelbert von Chamisso

Du sommeil de la mort.

La délaissée regarde autour d'elle,
Le monde est vide.
J'ai aimé et vécu,
Je ne suis plus vivante.

Je me retire en moi-même,
Le voile tombe.
Là, je t'ai encore, avec mon bonheur perdu,
Toi, mon univers !

traduction française Max Piquépé
© 1977 Phonogram S. A., Paris

biographies

Christiane Libor

est née à Berlin et commence ses études musicales par le piano et le chant. Jusqu'en 1996, elle étudie au collège Hanns-Eisler de Berlin avec le professeur Anneliese Fried. À partir de 1997, elle complète ses études par un programme spécifique couronné en février 1999 par une mention spéciale. Depuis 1997, Christiane Libor participe aux classes d'interprétation de Dietrich Fischer-Dieskau ; elle a également été l'élève du professeur Julia Varady et a assisté aux master-classes d'Edith Mathis, Hans Hoffer, Peter Schreier et Joseph Protschka. En 1999, elle remporte le Concours international Mozart de Salzbourg. Durant ses études, elle chante dans plusieurs productions d'opéra et interprète, entre autres, les rôles de Constance dans *L'Enlèvement au sérail* de Mozart, la Baronne dans *Wildschütz* de Lortzing et la Comtesse dans les *Noces de Figaro* de Mozart. En décembre

1999, Christiane Libor fait ses débuts à l'Opéra de Hambourg où elle chante dans la chorégraphie de John Neumeiers (d'après *Le Messie* de Händel). En décembre 2000 et au cours de la saison 2001-2002, elle interprète le rôle de la Première dame dans *La Flûte enchantée* de Mozart. En 2002, elle chantera Leonore dans *Fidelio* de Beethoven à l'Opéra national des Pays-Bas. Elle a déjà donné de nombreux concerts et récitals dans le monde entier : Espagne, Pologne, Estonie, Australie, Hollande, Suisse et Italie. En 1997-1998, elle fait ses débuts dans le cycle « Young Masters on Palace Achberg », aux Schubertiades et, en 2000, au Festival Richard-Strauss à la Garnisch Partenkirchen. Au printemps 2001, Christiane Libor était en tournée en Amérique du Sud avec Wolfgang Gönnerwein.

Claar ter Horst

est née à Amsterdam. Elle étudie le piano à Utrecht avec Hakon Austbø, puis à Fribourg avec Edith Picht-Axenfeld. Par la suite, elle

se spécialise dans l'interprétation du lied durant plusieurs années avec Dietrich Fischer-Dieskau et Elisabeth Schwartzkopf. Avec Stephan Genz, elle enregistre les lieder de Schubert d'après des poèmes de Goethe et Hugo Wolf, ainsi que ceux de Schumann d'après des lieder de Heine (interprétation récompensée par un Diapason d'or) ; parallèlement, Claar ter Horst effectue de nombreux enregistrements pour les radios allemande et française. Elle se produit aussi bien en récital qu'en musique de chambre sur les plus grandes scènes européennes ; elle est sollicitée par les prestigieux festivals d'Europe et a récemment donné un récital à Carnegie Hall. Actuellement, Claar ter Horst enseigne à la Hochschule de Berlin.

technique

régie générale

Joël Simon

régie plateau

Éric Briault

régie lumières

Valérie Giffon